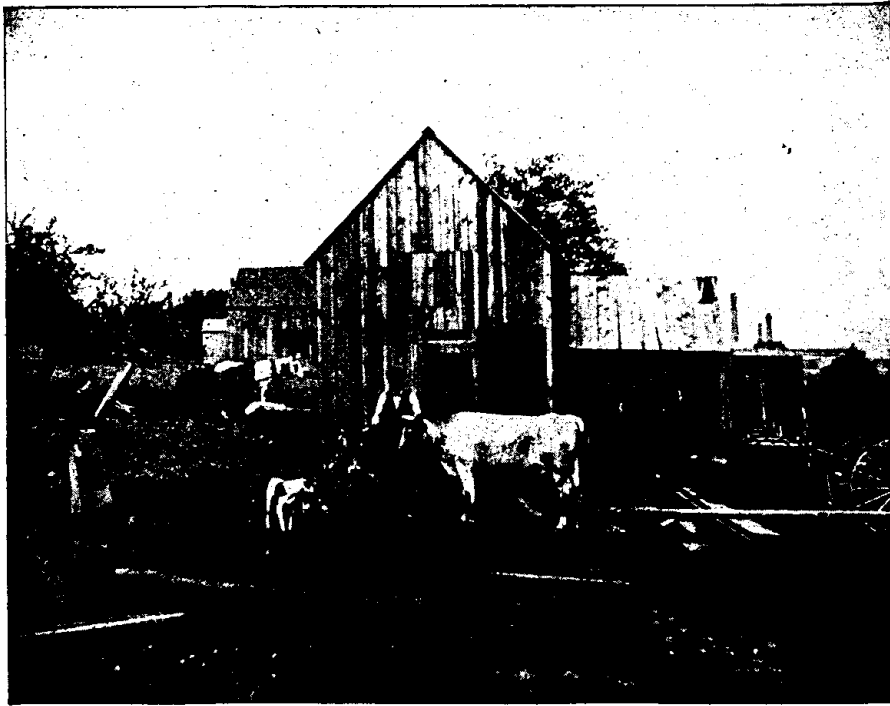




LA VIE AUX CHAMPS. — AU GRAND COMPLET

arrivé. A la question que lui fit le greffier s'il avait des témoins à faire entendre, il se leva et parut hésiter pendant une longue minute, un siècle pour moi, ses yeux se portèrent sur l'accusé, sur Lucienne, peut-être aussi rencontrèrent-ils le Christ suspendu en face... Tout-à-coup, il redressa sa taille, releva la tête et, d'une voix affirmée, il appela John Smith, et...

Un soupir de soulagement s'échappa de ma poitrine.

* *

—Mais Robert, mais votre ami, qu'est-il devenu ? demandâmes-nous en chœur.

—Robert, reprit le narrateur, est reparti aussitôt après pour l'Afrique, et je viens d'apprendre sa mort ; c'est pourquoi j'ai pu vous raconter son histoire. Il est mort en expiant le crime d'avoir hésité en face du devoir.

Thomas Pelham

LA VIE AUX CHAMPS

(Voir gravures)

Une grande dame montra, un jour, à une brave campagnarde, ses colliers, ses bracelets, ses perles précieuses et ces mille rien qui coûtent tant d'argent, et, parfois, hélas ! tant de larmes et de honte.

—J'ai mieux que cela ! dit la fermière, j'ai deux pierres que je ne céderais pas pour tous vos trésors.

—Ah ! pourrais-je les voir ?

—Certainement : ce sont les deux pierres de mon moulin qui servent à moudre le blé et à nous donner du pain délicieux, que nous mangeons avec plaisir, parce que nous l'avons gagné à la sueur de notre front.

Je me suis rappelé cette noble réponse, un jour que je visitais, en compagnie d'un photographe, une florissante paroisse de la province de Québec.

Mon ami, pour payer l'hospitalité que nous avait offerte un bon "habitant" de l'endroit, lui proposa de le "poser," lui et sa famille, pour leur laisser un souvenir.

Après quelques protestations, le vaillant travailleur laissa faire l'artiste. Bien avisés, ces braves gens ne se parèrent pas de leurs atours. Ils avaient, avant tout, à cœur de conserver un souvenir de leur vie active, laborieuse, utile, bénie, et, ne connaissant pas l'ingratitude, ils se firent "poser," en compagnie de leurs fidèles "assistants" dans leurs glorieux combats pour la vie.

J'ai passé de bons moments dans l'hospitalière demeure de ces braves gens, et j'ai appris d'eux beaucoup de choses dont j'espère faire mon profit quelque jour.

Je les reverrai, s'il plaît à Dieu ; j'espère voir grandir les chers enfants qui poussent là-bas, en plein air, dans la grande et riche nature, et qui deviendront, comme leurs respectables parents, de vaillants et honnêtes travailleurs.

UN AMI DES CHAMPS.

HOMMAGE

A mon oncle, M. l'abbé Pierre Thomas Hurteau, à l'occasion de sa 50^{me} année de prêtrise

Quand je songe au grand âge où Dieu vous laisse vivre, après tant de labeurs généreux et méritoires, malgré moi je pense à ces arbres gigantesques et isolés que l'on voit parfois debout dans un désert. Ces géants, qui tant de fois ont lutté contre les assauts de la tempête mugissante, semblent protégés par la main de Dieu, qui, par eux et à l'aide de leur feuillage, veut offrir aux caravanes brûlées par les ardeurs du soleil, un ombrage réconfortant et salutaire.

A l'instar de ces arbres privilégiés, il semble que le Ciel vous laisse sur cette terre pour remplir un rôle continu de bienfaisance, pour abriter sous l'ombre de votre main sacerdotale les pauvres et les orphelins.

Veuille le Dieu que vous servez depuis si longtemps répandre sur votre vieillesse ses dons les plus choisis ! Qu'il vous donne ce qu'il a donné au roi des oiseaux, la prérogative inestimable de secouer la vieillesse pour revêtir une seconde jeunesse ! Que, si la faveur est trop grande, il nous permette au moins d'aller fêter vos noces d'or au temps de mai où la nature s'associera à nos vœux, en vous offrant ses chants, sa verdure et ses fleurs ! Mais, pour vos cheveux blancs nous voulons que vous viviez bien des années. Car ils ne peuvent demeurer ici-bas trop longtemps ceux qui dans le silence de l'humilité chrétienne, sèment de bienfaits leur chemin, comme le laboureur sème le grain dans le sillon. Puis, elle vient toujours trop vite pour l'âme noble et reconnaissante, l'heure douloureuse où il lui faut pleurer sur la tombe d'un bienfaiteur.

Mais pourquoi vous parler de tombe quand je vous souhaite l'immortalité ? Je suis certain que le mot ne vous effraie point : votre main en a tant béni, puis vous savez si bien que la tombe, pour le prêtre véritable, est le vestibule de la gloire. Agréez donc ces souhaits bien sincères que je forme pour vous en ce jour solennel, le dernier de la cinquantième année de votre carrière sacerdotale, en attendant que plus

tard, ma lyre plus reconnaissante que sonore, chante en vous le prêtre selon le cœur de Dieu, l'immolateur doux et compatissant qui, un demi-siècle durant, éleva, au sein des vociférations et des blasphèmes de l'impunité, la Victime Eternelle, l'Hostie pure et sans tache, le calice du pardon.

ADOLPHE HURTEAU.

LE VEUVAGE AUX INDES

Le sort des veuves indiennes a, de tout temps, été terrible et le bûcher des veuves du Malabar, qui a inspiré aux poètes plus d'un chant, brûlait il y a encore vingt ans. Grâce à des mesures énergiques prises par le gouvernement anglo-indien, les veuves indiennes n'ont plus besoin de se brûler après la mort de leurs maris. Mais elles sont encore les êtres les plus malheureux de l'Inde. Et voici pourquoi :

On marie les jeunes filles de très bonne heure aux Indes ; la religion exige que les Indiennes soient fiancées dès l'âge de huit ans. C'est une honte pour une famille indienne quand une jeune fille, âgée de quatorze ans, n'est pas mariée. Aussi les mariages se font-ils de n'importe quelle façon et avec n'importe qui. Il y a même un métier tout spécial aux Indes ; ce sont des vieillards qui vont d'une province à l'autre et cherchent à se marier pour une petite somme d'argent ; ce que devient une pareille union, je le laisse à penser aux lecteurs ! Mais le veuvage est encore plus triste.

La jeune veuve est encore toute jeune, elle a à peine vingt ans et la loi lui défend de se remarier. On la traite comme une paria ; on lui coupe les cheveux, on l'oblige de s'habiller avec des vêtements qui ont déjà été portés par une femme mariée ; on l'enferme dans une partie écartée de l'habitation ; on l'empêche d'assister aux fêtes de la famille ; on la force à passer des journées entières en prière, et ce qui est plus terrible encore, à jeûner 72 heures consécutives par semaine. Si, par malheur pour elle, une veuve se laisse aller à transgresser ces prescriptions, on la chasse à coups de pierres de la ville ou du village. Ce sont les jeunes femmes chassées de la sorte qui fournissent la plus grosse part des victimes dévorées chaque année dans les jungles par les tigres. Elles errent autour des villages pour trouver un peu de riz ; la nuit arrive, le tigre les surprend, et, le lendemain matin, on ne trouve plus que quelques ossements.

Jusqu'à présent, il avait été impossible de faire renoncer les Indiens à ces coutumes barbares ; mais, depuis quelques mois, il s'est formé à Calcutta et à Bombay, des associations composées, en majeure partie, de jeunes Indiens ayant fait leurs études en Angleterre, qui cherchent à obtenir une amélioration du sort des veuves, et ils sont arrivés déjà à prouver, textes en mains, que rien dans les livres sacrés des Wendes, n'exige de pareilles cruautés qui ne sont que les restes d'une civilisation depuis longtemps disparue. Il faut donc espérer, pour l'honneur de l'humanité, que le vingtième siècle ne verra plus aux Indes des fiancées de huit ans et des veuves de seize ans.

GÉRARD MAIRE.

CONSEILS PRATIQUES

On fait cuire des pommes de terre blanches et très farineuses ; on les pèle, on les écrase bien et on les délaye avec un peu de lait ; la pâte d'amendes n'est pas meilleure.

Dès qu'on se sent atteint de grippe, faire emploi d'antipyrine (deux cachets par jour), et boire souvent des grogs très chauds dans lesquels on n'économisera ni le rhum, ni le kirsch, ni le cognac, selon le goût. Ce traitement permettra d'attendre le médecin sans que le mal s'aggrave.

Les meubles vernis aussi bien que les meubles cirés s'entretiennent avec un encaustique léger de cire et d'essence de térébenthine ; seulement il ne faut pas craindre de frotter ensuite énergiquement, car rien ne s'encrasse aussi facilement que l'encaustique mal séché